

PAUL VERCHÈRES

Tueur requis !



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-067

Tueur requis !

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 591 : version 1.0

Tueur requis !

Collection *Guy Verchères*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

De Niagara à Montréal...

Marquissette Miron née Néron se promenait sur la terrasse célèbre qui surplombe les chutes Niagara et qui permet à l'œil de jouir du décor incomparable d'une sorte de voie lactée en furie, en ébullition.

Le bruit monstrueux, continu, monotone de la rivière se précipitant en bas de caps géants portait instinctivement la jeune femme à la réflexion.

Elle était mariée à Edmond Miron depuis trois jours à peine, et son bonheur aurait été sans mélange sans l'état de santé vacillant de son père Miville Néron qu'elle avait quitté à Montréal en partant avec Edmond en voyage de noces.

Grâce à une dispense spéciale de l'évêque du diocèse, le mariage de Marquissette avait été

célébré dans la chambre de son père malade.

Puis tout de suite après la cérémonie, ils étaient partis pour leur lune de miel.

Marquissette se demandait avec inquiétude comment était son père, quand son mari, Edmond Miron la rejoignit.

Il dit en souriant :

– Comment va madame Miron, la pimpante, la belle madame Miron, dans ce frais matin niagaresque ?

– Grand fou, va...

– Embrasse ton seigneur et maître...

À petits pas ils revinrent à leur hôtel.

À tout hasard, Marquissette demanda au préposé au registre :

– Rien pour les Miron ?

– Si ; un monsieur Verchères vous a demandés.

Guy !

Le vieil ami de son père, l'ancien mauvais

garçon fait moine, celui que tendrement elle appelait son oncle Guy, était à Niagara.

Mais pourquoi ?

Elle demanda au commis :

– Vous savez où M. Verchères se trouve en ce moment ?

– Oui, suite 323.

Edmond demanda à sa femme :

– S’agit-il de Guy Verchères, l’ancien voleur et homme de bien, notoire terreur des mauvais riches ?

– Mais oui, l’oncle Guy...

– Verchères est ton oncle ?

– Non, mais je l’appelle ainsi parce que c’est un vieux et très tendre ami de la famille.

Ils étaient arrivés à la porte de la suite 323.

Marquissette frappa trois petits coups.

La porte s’ouvrit et la sympathique figure de l’Arsène Lupin canadien-français parut, rendue distinguée par les tempes aux cheveux entre

poivre et sel.

– Mon oncle Guy ?

Marquissette se précipita dans ses bras et pleura sur sa poitrine.

– Voyons, ma petite, dit Verchères, voyons donc...

Il ajouta :

– Sois courageuse.

Courageuse ?

Alors elle comprit.

Et devint très pâle.

– Papa ?

Guy pencha la tête d'un signe affirmatif.

– Il est mort ?

– Oui, Marquissette, mon vieil ami Miville n'est plus. Votre butler...

– Constant... ?

– Oui, Constant Ladéroute m'a prévenu et demandé que faire ; je l'ai dissuadé d'envoyer un télégramme ; c'aurait été trop brutal.

Il sourit :

– Depuis trois jours je vous cours après, et je viens de finir par vous rejoindre.

Marquissette remarqua :

– Le docteur Meunier lui donnait pourtant au moins une autre année à vivre, et peut-être même deux.

Guy prit une intonation bée, comme on en prend pour consoler les enfants :

– Ma petite, sois forte...

– Ciel, qu'y a-t-il encore ?

– La mort de Miville n'a pas été naturelle...

– Que voulez-vous dire ?

– Tu connais Théo, le gros Théo Belœil ?

– Le détective ? Le chef de l'escouade provinciale des homicides ?

– Oui. Eh bien, mon aimable ex-ennemi Théo prétend que ton père, Marquissette, s'est suicidé.

– Et vous, mon oncle, que croyez-vous ?

– Je pense que Théo est un imbécile...

– Pourquoi ?

– Parce que si c'est un suicide, Miville s'est tué d'une balle de revolver, est tombé, pendant que l'arme tombait aussi sur le plancher près de lui ; alors le cadavre s'est relevé, a calmement essuyé les empreintes digitales sur la crosse du pistolet, puis enfin est mort pour la seconde fois...

Marquissette se refusait de croire à cette horreur qui, pourtant, devenait de plus en plus évidente.

– Alors, mon oncle ?

– Alors j'ai dit à Belœil qu'il y avait un tueur de requis, de me laisser travailler en paix, que je finirais bien par lui amener l'assassin...

– Oh, il s'agit d'un meurtre ?

– Hélas oui, ma nièce,

Pour la première fois, Edmond Miron parla :

– Pourriez-vous nous expliquer les circonstances qui ont entouré la malheureuse mort de mon beau-père ?

– Volontiers. Et ce sera bref. Vous vous êtes

mariés dans sa chambre ; vous êtes partis en voyage de noces. Le meurtrier a pénétré dans la chambre de Miville et l'a abattu froidement. Ou à peu près. Le médecin légiste dit que la mort remonte à quelques minutes après la cérémonie nuptiale.

Marquissette demanda :

– Mais pourquoi ce drame meurtrier ? Pourquoi papa a-t-il été tué ? Il n'avait pas un seul ennemi au monde.

– Pourquoi ? fit Guy, mais c'est très simple ; ton père était riche.

– Alors on lui a volé de l'argent ?

– Non, c'est plus compliqué que cela. Nous allons si tu le veux bien, procéder par ordre. D'abord supposons que le tueur, n'étant pas un idiot, doit trouver quelque avantage matériel dans la mort de Miville...

– Évidemment.

– La solution au mobile du crime est donc dans le testament de ton père. Es-tu au courant... ?

- Mais oui...
- Explique-m'en donc les principales clauses.
- C'est élémentaire ; j'hérite de tout excepté de \$100,000 données à chacune des personnes suivantes : le notaire Camille Sindais, le docteur Hermas Meunier, le jeune cousin Ernest Thérien, et enfin le butler Constant Ladéroute.

Edmond Miron s'écria :

- \$100,000 ! Mais il me semble que ton père a mentionné en ta présence, Marquissette, un peu avant la cérémonie nuptiale, qu'il ne léguait que \$25,000 à ses vieux amis et à son fidèle serviteur.

Guy dit négligemment :

- Miville s'est trompé.

Mais la jeune femme protesta :

- Non, papa ne s'est pas trompé ; grand financier, il avait la conscience aiguë et précise des chiffres.

Verchères sourit :

- Tu mériterais d'être détective, ma nièce. Tu en revaudrais à l'éléphantique Théo. Alors tu

penses que ton père ne s'est pas trompé, qu'il a fait exprès pour dire 25 mille au lieu de 100 mille ?

– Oui, mon oncle...

– Tu te doutes dans quel but ?

– C'est très vague.

– Bien, laisse-moi préciser. Miville savait qu'il allait mourir assassiné ; alors il a décidé de dire 25 au lieu de 100 afin de nous mettre sur la piste de son meurtrier. Il y a dans ces deux chiffres un indice précieux ; à nous de le découvrir.

Edmond demanda :

– C'est là tout ce que vous savez, M. Verchères ?

– Non, j'en sais davantage, et même beaucoup plus...

Marquissette questionna à son tour :

– Quoi donc, mon oncle ?

– Non, non, pas ici.

– Que voulez-vous dire ?

– Je ne vous en révélerai pas davantage pour le moment. Attendons, nous nous parlerons de nouveau dans la chambre de Miville à Montréal, où j’essaierai de reconstituer les quelques jours qui ont immédiatement précédé le crime.

Il reprit :

– Ne perdons plus de temps ; retournons dans la métropole. Vous êtes en auto, n’est-ce pas ?

– Oui, fit Marquissette, et vous, mon oncle ?

– Moi, je suis venu à Toronto en avion. Et de là à ici en taxi.

– Alors vous prenez place dans notre voiture.

Guy sourit :

– Je n’attendais que votre invitation, madame, moqua-t-il, anodin.

Dix minutes plus tard, l’Arsène Lupin de chez-nous, à la roue de direction du char, traversait en trombe la ville de Niagara et, à son habituelle vitesse folle, s’élança sur la route de béton large et lisse qui conduit à Montréal, à 400 milles plus loin.

Le trajet s'effectua en silence.

Un silence presque parfait, rarement coupé de monosyllabes vagues.

Guy arrêta deux fois.

La première pour prendre de la gazoline.

La seconde pour manger des patates frites et des hot-dogs.

Il faisait noir quand ils entrèrent à Montréal.

– J'ai une idée, dit soudain Verchères.

– Oui ?

– Je veux voir le texte exact du testament. Je suppose, Marquissette, que le notaire Sindais a l'original en son étude ?

– Oui, en effet.

– Alors avant d'aller à votre résidence, nous allons nous rendre chez le notaire Sindais. Entendu ?

– O.K.

Guy stoppa la voiture dans Notre-Dame de Grâce, rue Sherbrooke, en face de la pharmacie

Montclair et sortit :

– Où allez-vous donc, mon oncle ?

– Téléphoner au notaire. Tu connais la nature contradictoire de Camille. Il est 9 heures du soir ; il devrait être chez lui, tu vas voir s'il n'est pas encore à son bureau, le vilimeux.

Verchères avait raison.

Ils se rendirent donc rue Saint-Jacques, à l'étude de Camille Sindais.

Ce fut Delphine, la vieille et rieuse secrétaire du notaire qui reçut le groupe.

– Mes félicitations, dit Delphine, ou plutôt, mes sympathies. Ah, tornon, on se mêlerait à moins avec un patron comme maître Camille qui me fait travailler à des heures où généralement les hommes ont d'autres audaces...

Marquissette dit en riant :

– Vous serez bien toujours la même, Delphine.

– Si seulement je pouvais changer, quel désastre ce serait pour le vieux bonhomme de notaire !

La sténo ajouta :

– Ah, Marquissette, vous ne savez pas la meilleure...

– Une récente ?

– Oui, elle date d’hier soir. Savez-vous ce que le maître a fait ?

– Non...

– Il était 2 heures du matin ; je dormais profondément chez moi. Sindais envahit soudain ma chambre à coucher, s’assit près de moi, me mit en mains crayon et cahier, et me dicta un contrat de vente de la jument Pucette à Léo Dandurand... Comment aimeriez-vous ça, vous autres, le hennissement de Sindais, pardon de la ju... ah, zut alors.

Le vieux notaire parut souriant :

– Delphine, dit-il, j’ai tout entendu.

– Pensez-vous que je ne le savais pas ? Et puis, je résigne, je démissionne, je vide les lieux.

Le notaire dit si comme de rien n’était :

– Alors je te verrai, ma Delphine, à 9 heures

demain matin.

La vieille secrétaire tendit comiquement le poing vers son patron :

– Ah, vous, vous ! rugit-elle.

Et elle sortit en faisant claquer la porte.

– Maintenant, Marquissette, dit-il, je vais te lire le testament.

Il était d'ailleurs dans les termes mêmes que la jeune femme avait expliqués à Niagara.

Marquissette héritait de tout excepté de quelques centaines de mille piastres léguées aux amis déjà mentionnés.

Guy demanda au notaire après avoir expliqué l'étrange hiatus mathématique du mort :

– Pouvez-vous trouver le motif caché de Miville quand il fausse délibérément une des clauses de son testament, remplaçant 100,000 par un chiffre inférieur : 25,000 ?

Sindais haussa les épaules :

– Je ne suis pas détective. Vous, Verchères, qu'en pensez-vous ?

Guy ne répondit pas.

Il réfléchissait.

Soudain il regarda fixement le notaire :

– C'est bien là le dernier testament ?

– Mais oui.

– Vous êtes sûr qu'il n'y en a pas d'autre... ?

– Que voulez-vous dire ?

– Supposons qu'il y en ait un autre qui ne lègue plus que \$25,000 aux amis... ?

Sindais bondit et, bouillonnant de colère, ragea :

– M'accusez-vous, moi, d'avoir assassiné Miville pour sauver \$75,000 ?

– Non, dit gravement Guy, je ne vous accuse pas ; pas plus que je n'accuse les autres amis et le serviteur d'avoir tué Miville et d'avoir détruit le d'ailleurs hypothétique testament qui substituait le chiffre 25,000 au chiffre 100,000.

Verchères ajouta :

– Non, notaire, je ne vous accuse pas ; ni vous

ni les autres ; mais je vous le déclare sans ambages ; vous êtes tous, vous autres les héritiers des \$100,000, sur ma liste de suspects.

En faisant tourner la poignée de la porte de sortie, il dit :

- Sans rancune, notaire Sindais...
- Sans rancune aucune....
- Alors vous venez, Marquissette et Edmond ?
- Oui, oui.

Marquissette demanda :

- C'est chez-moi que nous allons, n'est-ce pas, mon oncle ?
- Oui, boulevard Westmount.
- Et vous nous raconterez ce que vous savez et que nous ignorons encore ?
- Garanti, petite curieuse.

II

La femme mystérieuse

En réponse au coup de sonnette de Verchères le butler Constant Ladéroute ouvrit la porte du luxueux cottage et silencieusement s'écarta pour laisser entrer le groupe.

– Quoi de nouveau ? demanda Guy.

Constant répondit :

– Rien, monsieur.

– Personne n'est venu ?

– À l'exception des fournisseurs, personne.

– Bien, Constant, vous allez nous apporter une bouteille de cognac et des verres dans la chambre de votre pauvre maître, puis vous nous laisserez.

Lorsque cela fut fait et qu'ils se furent ravigotés de brandy, Guy dit résolument :

– Sans plus de préambule j’en arrive aux révélations... L’affaire de la femme mystérieuse remonte à la veille du mariage.

– La femme mystérieuse, s’écria Marquissette ; que voulez-vous dire, mon oncle ?

– Exactement ce que je dis, ma nièce. Donc, en cette soirée de la veille de ton mariage, Constant vint annoncer là ton père qu’une inconnue voulait lui parler. Le butler la fit monter à la chambre du malade.

« Voici en substance ce que la femme lui dit :

– Miville Néron, fit-elle, j’ai une révélation à vous faire, une révélation grave, une révélation qui, pour vous, vaut la forte somme, mais que je vous ferai, moi, pour seulement dix mille piastres.

« Ton père, Marquissette, sursauta.

« Puis il remarqua :

– Tentative de chantage, madame ?

– Non, répondit gravement l’inconnue, non, car mon secret vous vaudra bien plus que la somme demandée. D’ailleurs j’ai absolument

besoin de 10,000 piastres pour me faire soigner.

« Toujours est-il que ton père temporisa et remit la femme mystérieuse au lendemain, lui laissant un espoir ferme.

« Elle partit.

« Alors immédiatement, ton père, sachant que je suis une espèce de super-détective, me téléphona. Je vins ici et c'est alors que j'appris ce que je viens de vous relater.

« Comme je quittais la maison, j'entendis dans la nuit un cri de détresse, un cri de femme.

« Or le lendemain, l'étrangère n'est pas revenue, selon le témoignage de Constant Ladéroute. Est-ce que le cri de détresse avait été poussé par elle ? Était-elle morte égorgée ? Je n'en sais rien.

Il ajouta en souriant :

– Mais généralement bibi finit par savoir... À ce moment la sonnerie de la porte annonça un visiteur.

C'était le cousin et voisin de Marquissette : le joyeux bohème Ernest Thérien.

Il était enjoué comme d'habitude.

Après avoir donné à sa cousine un bec retentissant, il serra la main des deux hommes et déclara, folâtre :

« Thérien,

« T'es rien,

« Pas même académicien ! »

À ce moment Ernest vit la bouteille de cognac :

– Ah, s'écria-t-il, la dive bouteille vaut mieux que la plus chatoyante maîtresse... Puis-je... ?

S'il pouvait ?

Il pouvait certainement ; car 20 minutes plus tard, la bouteille était vide et Thérien, saoul, dormait les poings fermés, sur un sofa.

– Marquissette ?

– Oui, mon oncle ?

– Veux-tu m'expliquer cet ivrogne...

– Bien, c'est mon cousin issu de germain. Son père était très riche, mais Ernest a vite dilapidé sa

fortune.

– Un prodigue ?

– Non, pas exactement, c'est plutôt un sucker, un poisson, un fish naturel qui mord comme un enragé aux schèmes des racketeers de la finance.

– Où reste-t-il ?

– À côté, dans un vieux garage, seul bien qui ait été épargné.

– Alors il n'a plus un sou ?

– Non.

– Comment vit-il ?

– Vous savez combien papa était bon, hein, mon oncle ?

– Oui.

– Eh bien, papa s'aperçut un jour qu'Ernest lui dérobaient des petites sommes de temps en temps.

– Alors que fit-il ?

– Papa laissait traîner dans la maison des 10 et des 20 piastres qui bientôt disparaissaient. Père trouvait le cousin Ernest sympathique.

Guy pensa...

Thérien était cassé comme un clou.

Ses cent mille piastres du testament étaient dans sa pénurie actuelle une tentation formidable.

Ernest avait-il succombé ?

Avait-il tué ?

La preuve présente indiquait qu'il en était ainsi.

Mais l'indication était trop patente.

Trop évidente.

Guy résolut de donner toute son exclusive attention au bohème Ernest Thérien.

Après, si après il y avait, viendraient à tour de rôle, le notaire, le docteur Meunier, puis enfin le butler.

Il plaçait Constant en dernier lieu parce qu'il était depuis près d'un quart de siècle le serviteur fidèle et dévoué de Miville.

III

Ernest Thérien

Il n'était pas encore 8 heures, le lendemain matin, quand Guy Verchères se plaça en observation dans une haie d'arbrisseaux qui bordait le superbe jardin de Marquissette.

De cet endroit il pouvait distinguer parfaitement le garage, lieu de résidence de Thérien.

Quelques minutes s'écoulèrent lentement ; puis Guy entendit un aboiement sourd.

Quelques secondes après, Ernest ouvrit la porte du garage et laissa sortir son gros chien jaune.

Après avoir longuement levé la patte sur un tronc d'arbre, la bête se mit à sauter et à gambader, puis, elle s'élança au galop pour

disparaître dans la fardoche en arrière du garage.

Guy eut comme souleur de ce qui allait arriver.

Il sortit de sa poche une longue-vue et attendit.

Bientôt le chien poussa un joyeux aboiement et l'Arsène Lupin de chez-nous vit la bête revenir, gênant quelque chose dans sa gueule.

Pour voir mieux, il utilisa sa longue-vue, et il définit l'article qu'apportait la bête.

C'était un soulier, un soulier de femme.

Guy tressaillit, comprenant...

L'animal avait, supposa-t-il, violé un tombeau.

Le tombeau d'une femme.

De la femme mystérieuse ?

Oui, peut-être...

Qu'allait-il faire ?

Il réfléchit...

C'était ça.

Bien cela.

Il se mit deux doigts dans la bouche et, à la

manière du gamin que malgré tout il était demeuré, il siffla.

Le chien dressa la tête.

Guy l'appela de nouveau.

Alors l'animal ayant bien réalisé la direction d'où venait l'appel, fonça comme une flèche vers Verchères.

Gravement le chien déposa le soulier aux pieds de Guy et fit une belle...

L'Arsène Lupin c.f. ramassa l'objet.

Le soulier n'était pas vieux.

Loin de là..

Il était en parfait état.

Cela prouvait quelque chose.

Quoi ?

C'est qu'il n'avait pas été jeté aux déchets.

Venait-il directement du pied d'une femme ?

D'une morte par exemple ?

Le chien lui lécha la main.

Puis il partit en direction du garage pour

revenir vers Guy, lui prendre le revers de son bas de culotte dans sa gueule et tirer pour faire comprendre à Verchères qu'il voulait se faire suivre.

Sans mot dire, Guy obéit à l'injonction.

Ils partirent l'animal simple et l'« animal intelligent ».

En ligne directe, sans hésitation la bête conduisit l'homme à un monticule de pierres des champs.

Puis elle se mit à fouiller de son museau dans les trous, entre les pierres.

Verchères savait ce qu'il avait à faire.

Une par une, il écarta les roches et les cailloux.

Bientôt parut un pied de femme recouvert d'un bas nylon.

Le pied sans soulier.

Quelques minutes plus tard, le cadavre entier de la femme était à découvert.

Les yeux larges ouverts étaient épouvantables

dans leur vide fixité mortelle.

Il examina les vêtements du cadavre.

Alors il tressaillit.

La femme était nue, complètement nue sous sa robe.

Il contempla et palpa la tête.

Pas de doute possible.

Elle était morte d'une fracture du crâne ; la tête était en effet horriblement fendue.

Il tourna le cadavre et tressaillit de nouveau.

Dans le dos, sur les côtes, il y avait toute une série de petites égratignures qui semblaient avoir été faites au papier sablé.

Pourquoi ?

L'assassin avait sans doute voulu de ces égratignures effacer quelque chose.

Quelque chose qui eut permis l'identification.

Il regarda le chien qui venait d'arracher du pied de la morte son second soulier.

Il le caressa, puis l'animal partit en direction

du garage...

Verchères se blottit dans les fardoques et attendit.

Son instinct subconscient lui disait que quelque chose allait arriver ; quelque chose d'important.

De dramatique.

À la porte du garage le chien jappait avec insistance.

Soudain Guy entendit directement Thérien qui sacrait comme un charretier :

– Sale bête !

Bientôt il parut dans le sentier et se dirigea vers le talus de cailloux.

Quand il constata que les pierres avaient été déplacées il poussa une sourde exclamation de surprise stupéfaite.

Vivement alors il saisit le cadavre dans ses bras et retourna avec au garage.

Guy alla s'embusquer tout près.

Quelques instants plus tard Thérien sortit et

contempla le garage.

Bientôt Verchères entendit comme un crépitement.

Puis il vit les flammes.

Ernest avait mis le feu à sa petite habitation.

Pour faire brûler le cadavre et le rendre méconnaissable ?

Évidemment oui.

S'approchant à pas de loup, par en arrière, il mit sa main sur l'épaule du suspect.

Thérien bondit.

Verchères remarqua :

– J'ai tout vu.

– Tout ?

– Oui, le manège du chien avec les souliers, le transport du cadavre et finalement l'incendie criminel.

– Je ne suis pas coupable, monsieur.

– Coupable ? Coupable de quoi ?

– Du meurtre de cette femme.

– Qui est-elle ?

– Je n'en sais rien.

– Raconte ; je veux les faits exacts et précis.

– J'ai vu un homme dans la nuit, un homme masqué transporter le cadavre de la femme et l'enterrer sous les cailloux. Je me cachais, mais l'homme m'a vu. Alors il m'a menacé de mort si je parlais et m'a donné 2 billets de cent piastres pour acheter mon silence.

– Reconnaîtrais-tu cet homme ?

– Je ne crois pas, c'était la nuit et il était masqué.

– Mais sa voix ?

– Elle était déguisée.

Thérien demanda :

– Vous ne me ferez pas arrêter, hein ?

– Non, car tu n'es pas assez intelligent pour avoir assassiné de façon aussi parfaite Miville Néron...

– Et l'autre crime ?

– Celui de la femme ?

– Oui.

– Il a été commis par l'assassin de Miville ; tu es chanceux de n'être pas brillant ; en effet c'est ton intelligence bornée qui te sauve de la corde.

IV

Camille Sindais N.P.

Verchères dit :

– Tu es chanceux, Thérien.

– Chanceux ?

– Oui, chanceux de ne pas avoir affaire à Théo Belœil ; il est aussi imbécile que toi ; tu ne serais guère mieux que pendu avec lui en charge de l'enquête.

Le voleur en même temps homme de bien demanda :

– Tu as une raison spécifique pour avoir calciné le cadavre ?

– Oui, je voulais faire disparaître le fruit de ma bêtise.

– En en commettant une autre, oh, la, la, mon garçon, ce n'est certes pas toi qui as inventé la poudre. Ne sais-tu pas que ça prend un feu de 5000 degrés de chaleur pour réduire le cœur et les os en poussière ?

Dans un geste favori et inconscient l'Arsène Lupin c.f. se passa la main dans les cheveux et se gratta le bout du nez :

– Enfin, dit-il, oublions. Mais Thérien, je t'ordonne le silence absolu. Pas de mention du cadavre et tu ne sais pas, mais pas du tout, l'origine de l'incendie. Il me faut la plus grande discrétion, car je n'ai nullement envie d'avoir le moron Belœil dans les jambes pendant que mon enquête progresse, car elle se mettrait à rétrograder. Compris ?

– Compris, et..., et... merci.

*

À son retour chez Marquissette, il apprit de Constant l'arrivée du notaire Sindais.

– Bonjour, tabellion, dit-il en entrant dans le salon. Vous me tombez du ciel, car j'ai justement besoin de vous...

– Besoin de moi, mais pourquoi ?

– Pour me révéler certains hypothétiques détails macabres de mon ami Miville.

– Du diable si je comprends un mot...

– Vous allez saisir ; je serai direct. Y avait-il quelque secret coupable dans la vie privée de notre pauvre ami commun ?

– Voyons, Verchères, vous savez bien que non.

– Pas de maîtresse ?

– Non, non, Miville avait le culte exclusif, farouche de son épouse morte.

Guy haussa les épaules :

– Je pensais que la femme mystérieuse avait peut-être pour origine une faiblesse charnelle du père de Marquissette...

– Je mettrais ma main dans le feu que non, Verchères.

Il y eut un long silence.

Brutalement Guy le rompit pour demander d'une voix basse et sifflante :

– Notaire ?

– Oui ?

– Pourquoi avez-vous tué Miville ?

Sindais bondit.

Son visage réfléchit toute une série de sensations violentes allant de la stupéfaction de l'innocence outragée à la peur, la crainte, l'appréhension, la terreur.

Guy ne put s'empêcher d'éclater de rire :

– Excusez-moi, notaire, dit-il. Puis il expliqua :

– Surprenez un homme, surprenez-le formidablement et il vous dira inévitablement la vérité. Vous venez de me la dire.

– Ainsi vous me jugez innocent enfin ?

– Oui, je suis heureux de vous l'affirmer. Mais cela ne m'avance guère.

– Comment donc ?

– Officiellement, comme notaire du mort, vous étiez le premier et peut-être le seul à savoir le contenu du document. Vous héritiez de cent mille tomates. Pour le cas où vous auriez eu un fébrile besoin d'argent, la tentation de meurtre eut possiblement été trop forte...

Sindais dit négligemment :

– Mais voilà, je n'ai pas besoin d'argent ; je suis à l'aise.

– Je sais, notaire.

– Vous savez ?

– Oui, Dun-Bradstreet me l'ont dit.

Guy reprit :

– De ce nouveau point de départ nous nous dirigeons vers une autre plausibilité.

– Laquelle ?

– Le meurtre n'est parfait qu'à une condition. Et cette condition c'est que l'assassin demeure en liberté cependant qu'un innocent est pendu.

– Je crois comprendre...

– Oui, le meurtrier a habilement manœuvré pour jeter sur vous tous les soupçons. Ne deviez-vous pas tuer Miville au plus tôt, avant qu’il ne réduise votre legs de 100,000 à 25,000 comme il l’avait inconsciemment laissé entendre ?

– Je ne comprends pas du tout cette erreur de Néron.

Verchères affirma :

– Ce n’est pas une erreur.

– Non ?

– Miville a été forcé de parler des 25,000.

– Forcé ?

– Oui.

– Comment ça ?

– J’ai mon idée qui peu à peu prend une forme positive, réelle. Mais je ne suis pas encore prêt à parler. L’heure des révélations finales n’est pas sonnée, mais elle me semble proche.

Guy ajouta :

– Je vous ai enlevé un joli poids de sur le cœur, hein, notaire...

– Je l’admets, et comment donc !

V

Constant Ladéroute

Verchères était de nouveau seul.

Il était tard.

L'Arsène Lupin consulta sa montre-bracelet.

2.15 a.m.

Il se mit à arpenter sa chambre du manoir Néron, boulevard Westmount.

Peu à peu il devint conscient du silence lourd, vaguement inquiétant de la nuit, que les romanciers associent si souvent avec le crime, particulièrement avec le meurtre.

Guy se parla :

– Ce n'est pas Sindais ; who's next ? À qui infligerai-je mon troisième degré mitigé ? Oui, c'est ça ; je vais tenter ma chance chez Constant

Ladéroute ; Sindais non, non... Thérien non plus, il est trop bête pour avoir organisé un crime aussi savamment combiné...

Verchères avait déjà avec le notaire utilisé la méthode de Freud rendue plus tard populaire par le vieux professeur Coué, la méthode du choc psychologique, ou en termes plus familiers ce qu'on pourrait bien définir : LE BLUFF-SURPRISE.

C'était simple, élémentaire même.

Dans un ciel calme un éclair subit et terrible.

L'ACCUSATION.

DIRECTE.

FORMIDABLE.

L'accusé faisait un saut.

Avant que sa raison prit la situation en mains, la partie-subconsciente de son cerveau agissait en maître et révélait la vérité.

Simple comme bonjour.

L'œuf de Colomb.

– Allons, murmura le voleur et homme de bien ; je sais un gas qui va rester bête et c'est le

butler de mon pauvre Miville.

À cette heure ?

Pourquoi pas ?

Le choc psychologique aurait, sans nul doute un effet encore plus puissant en pleine nuit.

La chambre de Guy était au rez-de-chaussée, tandis que celle de Constant était adjacente à la chambre du mort.

Il monta sur la pointe des pieds le large escalier orné d'un tapis dispendieux et moelleux, conduisant au deuxième étage.

Le corridor du second était savamment feutré, de sorte que la démarche de Guy s'accomplissait dans un silence complet.

Lentement il expérimenta avec la poignée de la porte.

Celle-ci n'était pas fermée à clef.

Il la poussa.

Et entra sans bruit aucun.

La lune donnait une vague lumière à la pièce.

Il vit le butler couché dans son lit.

Soudain il se mit à ronfler bruyamment.

À ronfler et à renâcler.

Guy appuya du doigt sur le commutateur.

La lumière se fit, exagérée, brutale.

Constant se mit à clignoter.

Verchères, se composant un visage sévère, une physionomie à la Jéhovah antique, se pencha au-dessus du dormeur et d'une voix froide comme le marbre et coupante comme l'acier d'un cimeterre, dit :

– Ladéroute...

Constant ouvrit les yeux.

Ses traits révélèrent l'effarement le plus complet, ainsi qu'un très grand désordre intellectuel.

Il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

Verchères dit :

– Ladéroute...

– Oui ?

Alors la voix devint plus froide et plus tranchante encore, terriblement accusatrice aussi :

– Ladéroute, infidèle serviteur, sale assassin, pourquoi as-tu tué ton maître ?

Fouetté, le butler s’assit dans son lit :

– Non, non, pas ça, monsieur...

– Si tu veux tout m’avouer, je pourrai probablement te sauver ; mais ne me cache rien.

– Vous savez... ?

Se sentant sur un terrain de sable mouvant, Guy résolut d’y aller avec la plus grande prudence...

Il savait ?

Que savait-il ?

Ou du moins qu’était-il supposé savoir ?

Il dit :

– Je sais ; alors tu comprends, il faut que tu me racontes tout, la vérité entière.

Il ordonna :

– Pour commencer, tu vas te lever...

Constant se dépouilla de ses couvertes et apparut revêtu d'une jaquette d'un autre âge.

Le spectacle était si comique que Guy faillit gâcher par le rire l'atmosphère que de justesse il réussit pourtant à conserver solennelle.

Ladéroute demanda :

- Que voulez-vous savoir ?
- Tout.
- Par où vais-je commencer ?
- Ta naissance d'abord.

Avec une gravité que sa blanche jaquette rendait irrésistiblement drôle, il dit :

- Je suis un fils de l'amour.
- Ah... Ta mère ?
- Je ne l'ai point connue ; c'était, m'a-t-on dit, une petite poule de luxe de l'ancien 92 Cadieux.
- Et ton père ?
- Pis encore, ma mère ne savait même pas qui il était...

Verchères sourit :

– Il peut y avoir plusieurs hommes en toi...

Après un silence il reprit :

– Oui, plusieurs, un homme honnête, un voleur, peut-être un gangster et possiblement un assassin...

– Oh, non, monsieur, pas un assassin...

– Bien, continue ton histoire...

– Les premières années de ma vie je les passai sous l'aile tutélaire des religieuses, à l'Orphelinat de la Côte de Liesse. À l'âge de six ans je fus adopté par une vieille et exécrationnelle dévote qui m'infligea mon nom actuel, Constant Ladéroute. Elle était si exagérément religieuse qu'elle me fit prendre la religion en grippe...

– Too much of a good thing is a bad thing, comme disent les Anglais...

– Oui. C'était dans le temps où Al Capone était au pinacle de sa gloire de ferblanc. Je me mis à l'admirer. J'avais douze ans quand je commis mon premier crime.

– Explique-toi.

– Au cours d’une nuit je crochetai la serrure du restaurant du coin, et volai des cigarettes, des bonbons et \$3.55 en argent dans la caisse enregistreuse. Ce fut l’odeur de la fumée de cigarette qui me dénonça.

– Comment ?

– Ma mère adoptive sentit la fumée et découvrit le pot aux roses. Vous pouvez imaginer son horreur à la vue du butin volé. Elle fit venir la police, mais je n’attendis pas, ; je déguerpis, moi et mes \$3.55.

– Après ?

– Je me louai une petite chambre dans le quartier interlope ; les mauvais compagnons ne manquent pas dans le red-light ; ils m’entraînèrent dans une série d’aventures criminelles qui se terminèrent pour moi par un hold-up de banque au cours duquel je fus blessé et pincé.

– Quel âge avais-tu alors ?

– Pas tout à fait 15 ans.

– C’est sans doute devant le juge Lacroix que

tu comparus ?

– Oui, c'était un brave homme et un psychologue ; il me parla si bien qu'il réussit à me remettre dans le droit chemin.

– À quoi fus-tu condamné ?

– À l'école de réforme.

– Elle était alors située rue Demontigny ?

– C'est ça. Le bon juge m'avait placé là pour une période indéfinie. J'eus la bonne fortune d'avoir comme directeur de conscience à la réforme un prêtre d'une très grande sagesse. Deux années se passèrent sans incidents. Puis un jour je fus demandé au parloir. Un frère de la charité m'y conduisit. Il y avait deux visiteurs : le bon juge Lacroix et un étranger...

– Qui était l'étranger ?

– C'était le pauvre monsieur Miville.

Verchères dit :

– Continue, Constant...

– Le juge me demanda si je croyais être redevenu définitivement bon garçon. « Oh, oui,

monsieur », fis-je. Alors le juge me présenta monsieur Miville et me dit que si je voulais rester honnête, je pourrais sortir et devenir le valet de chambre de monsieur Miville. Vous comprenez combien j'étais heureux quand je me vis dehors, du bon côté des barreaux de cette prison juvénile.

Guy demanda :

– Néron te parla-t-il de ton passé ?

– Oui, une fois seulement, dès mon arrivée ici ; il me dit : « Constant, tu dois oublier avoir vécu avant la minute actuelle. Tu n'as jamais à mes yeux fait de mal, tu es un honnête garçon. Trente, comme disent les journalistes.

– Mais fut-ce réellement 30 pour toi ?

Gravement le butler répondit :

Oui, monsieur ; j'ai toujours considéré M. Miville comme un père, que dis-je, plus que cela, presque comme un dieu.

Puis soudain Constant éclata en sanglots.

C'était navrant ces sanglots de l'homme en jaquette.

Il reprocha. :

– Vous m'accusez, moi, d'avoir tué mon bienfaiteur... Verchères lui mit la main sur l'épaule :

– Console-toi, mon ami, dit-il, je ne t'accuse plus.

– Vous me croyez innocent ?

– Plus que ça, je te SAIS innocent.

À ce moment la voix de Marquissette se fit entendre dans l'entrebâillement de la porte :

– Mon oncle Guy, dit-elle, le bruit de votre conversation m'a éveillée.

– Et tu es venue aux renseignements ?

– Oui.

– Eh bien, ça ne mord pas, ma petite...

Verchères regarda Marquissette et dans son regard il y avait une tendresse, une tendresse étrange, indéfinissable.

– Quand le meurtrier sera arrêté et l'enquête terminée, je te ferai, Marquissette, une surprise, une très forte surprise.

– Oh, mon oncle, vous me mettez l'eau à la bouche.

Guy sourit :

– Gargarise-toi avec en attendant...

VI

Le docteur Meunier

Camille Sindais, Ernest Thérien et Constant Ladéroute avaient, victorieusement passé leur troisième degré.

Restait le médecin de famille...

Le docteur Meunier.

Il lui téléphona.

Lui enjoignant de venir le rencontrer chez Marquissette.

Quand ?

Mais immédiatement, cette affaire !

Guy apprit de sa montre qu'il était 10 heures.

10 heures du matin.

Comment allait-il procéder avec le docteur ?

Le bluff-surprise, autrement dit le choc psychologique ?

Non.

Il réservait à Meunier quelque chose de plus fin, de plus délicat...

Il allait le traquer dans sa propre tanière.

Sa tanière médicale.

Oui, c'était ça.

La femme mystérieuse dont une partie du cadavre avait été égratignée au papier sablé...

Pourquoi ces étranges égratignures ?

Il allait poser la question au docteur.

De sa réponse il déduirait ou l'innocence ou la culpabilité du médecin.

La sonnerie de la porte retentit.

Bientôt Constant introduisit Meunier en sa présence.

– Asseyez-vous, docteur.

Celui-ci sourit et demanda en badinant :

– Suis-je un de vos suspects ?

Sur le même ton, Verchères remarqua :

– Le médecin, de par sa profession, n'est-il pas un tueur naturel ? Mais pour le moment ne parlons pas de mes suspicions à votre égard. Je vous ai fait venir pour vous raconter une histoire et vous demander un conseil.

– Un conseil ?

– Oui, médical. Mais d'abord une question ; Belœil m'a dit qu'à trois reprises vous avez failli être arrêté pour opération illégale provoquant l'avortement ?

Meunier devint rouge de colère :

– Belœil est un imbécile...

– Admis des deux mains, des deux pieds, des dix doigts, des dix orteils et par-dessus le marché avec enthousiasme...

– Le stupide Théo ne vous a pas dit pourquoi il ne m'avait pas arrêté naturellement.

– Non.

– Eh bien, c'est tout simplement parce que toute la profession médicale lui aurait éclaté de

rire au nez.

– Pourquoi ?

– Parce que mes opérations étaient entièrement légales.

– Comment ça ?

– Elles avaient été précédées d'une consultation technique avec un autre médecin. Dans chaque cas le fœtus mettait la vie de la mère en grave danger, ce qui, selon le code, légalisait la césarienne prématurée.

– Ah, je comprends.

D'un ton amer le docteur dit :

– Ce n'est pas trop tôt.

Verchères ignora la raillerie sèche :

– Maintenant, dit-il, mon histoire.

– Je vous écoute.

– Il était une fois un brave millionnaire qui...

– ... s'appelait Miville Néron, je sais, et qui était traité médicalement par le docteur Hermas Meunier, avorteur légal.

Un dangereux éclair sillonna le regard de Guy :

– Prenez garde, docteur, dit-il ; je n’aime pas la position que vous prenez ; elle m’antagonise directement.

Le médecin haussa les épaules.

Verchères reprit :

– Avant d’être assassiné, Miville reçut une visite étrange, celle d’une femme mystérieuse qui voulut lui vendre un secret. Miville la remit au lendemain. Saviez-vous cela ?

– MOI ? Non.

– Elle ne revint pas. Cela pour une bonne raison...

– Ah...

– Elle était morte assassinée.

– Elle aussi ?

– Oui.

Verchères reprit :

– J’ai découvert son cadavre derrière le garage

de Thérien, sous un amoncellement de cailloux.

– Pourquoi me racontez-vous cela ?

– Cette histoire sera suivie du conseil dont j’ai parlé tout à l’heure, du conseil que j’ai à vous demander. Donc je continue... En examinant le cadavre je remarquai qu’on lui avait enlevé et son jupon et sa brassière...

– Ah, ah...

– Ce n’est pas tout.

– Non ?

– Non. Sur les côtes de la victime on avait voulu effacer quelque chose comme des égratignures ou des piqûres ; on l’avait fait en passant sur ce qu’on voulait cacher un papier sablé.

– Étrange, étrange...

– N’est-ce pas ? Alors, docteur, réunissez l’absence de jupon et de brassière avec les égratignures, et dites-moi si vous pouvez me révéler la nature de ce que le meurtrier a voulu cacher.

Meunier réfléchit.

Longtemps.

Puis, peu à peu, sa figure s'illumina.

Enfin il dit :

– Eurêka, ou du moins je le crois.

– Expliquez-vous, je vous prie.

– Votre mystérieuse femme souffrait d'une sorte de tuberculose des poumons. Cette maladie provoque le pompage d'eau dans les poumons. Quand il y a trop d'eau le médecin pratique des ponctions entre les côtes de la patiente.

– Ces ponctions laissent des marques ?

– Évidemment.

– Et ces marques auraient permis l'identification de la victime par le docteur qui la soignait ?

– Oui ces cas spéciaux de tuberculose étant plutôt rares le médecin traitant aura tôt fait de donner un nom à la femme, et aussi une adresse.

– Même si le cadavre est calciné et méconnaissable ?

– Oui, il suffira au docteur de se rappeler laquelle de ses patientes ne vient plus se faire traiter...

Verchères sourit :

– Vous feriez un excellent détective.

– Merci.

– Mais docteur, pourquoi le vol des sous-vêtements ?

– Ils étaient probablement tachés par l'antiseptique appliqué aux plaies après les ponctions.

– Oui, c'est plausible : Tachés donc identifiables.

Un silence se fit.

Bientôt cependant Guy le brisa :

– Ces ponctions sont faites par des spécialistes ?

– Oui, c'est une opération assez délicate.

– Vous pouvez localiser tous ces spécialistes ?

– C'est facile.

– Alors vous allez vous rendre chez vous et dresser une liste de ces spécialistes. Vous leur téléphonerez ; quand vous aurez trouvé le bon vous vous ferez donner le nom et l'adresse de la femme mystérieuse ; vous l'écrirez sur un bout de papier...

– Et après ?

– Vous viendrez ici et, sans mot dire, vous me remettrez le papier et...

– Et ?

– Et vous attendrez ; la fin sera proche.

Le médecin sourit :

– Ainsi je ne suis plus suspect, dit-il.

– Non, vous avez passé votre troisième degré avec succès.

– Mon troisième degré ?

– Mais oui.

– Comment... ?

– La ponction, l'antiseptique, les égratignures ; je connaissais l'explication de ces faits bizarres ; je vous ait fait marcher, docteur.

De la véracité de vos dépenses dépendait votre innocence.

– Ça parle au diable... Bonjour...

– Alors le travail... ?

– Je m'attelle immédiatement à la préparation de la liste ; et mon téléphone ne dérougira pas ensuite jusqu'à ce que le gros poisson ait mordu à mon appât... Bonjour !

VII

Un médecin parle

Il était 8 heures du soir.

Le même jour.

Guy décida de téléphoner au docteur Meunier.

Avait-il localisé le bon spécialiste ?

Oui.

Avait-il le nom de la victime ?

Oui encore.

Viendrait-il immédiatement avec le bout de papier ?

Oui, toujours.

Bien.

Au cours d'une suite de conversations téléphoniques de dix minutes, Verchères

convoqua tous les acteurs du drame.

Un par un ils arrivèrent...

Le notaire Sindais, cynique et farceur...

Ernest Thérien, le cousin de Marquissette, hagard, les yeux hantés par la peur...

Enfin le docteur Meunier, grave, qui remit silencieusement à Guy le papier fatidique.

Il y avait aussi dans le salon, Edmond Miron et sa capiteuse jeune femme.

Enfin Constant Ladéroute entra, ce qui rendait le groupe complet.

D'une voix basse, presque solennelle Verchères dit :

– Le moment suprême est là tout près ; je suis sur le point de désigner l'assassin, non point du simple mais du double assassinat, car il a commis deux meurtres...

On aurait pu entendre une souris marcher dans la pièce...

Guy continua :

– La veille de la mort de Miville Néron, une

femme vint voir ce dernier dans le but de lui vendre un secret, un secret terrible. Elle devait revenir le lendemain ; mais elle ne revint pas parce que son cadavre gisait sous un tas de pierres derrière le garage Thérien. J'ai ici dans ma main droite le nom de cette femme. Son nom indiquera clairement celui de l'auteur des deux meurtres...

L'ex-voleur arrêta de parler pour contempler ses auditeurs...

Puis soudain il dit :

– Edmond ?

– Oui ?

– Vous savez où se trouve la copie du testament ?

– Oui.

– Voulez-vous aller la quérir ?

– Volontiers.

Miron quitta la pièce.

Guy sourit à Marquissette, d'un sourire plein de paternelle tendresse.

Puis il regarda à tour de rôle ses interlocuteurs :

– Sindais, dit-il, vous n'êtes pas coupable ; ni vous malgré vos bêtises, Thérien ; ni vous, brave Constant ; et vous, docteur Meunier, je vous remercie de votre collaboration. La minute est solennelle, Marquissette et messieurs. Je déplie le papier et je lis à voix haute le nom de la femme mystérieuse, le nom qui indiquera clairement celui du meurtrier. Ce nom, c'est...

Ce nom c'est...

MADAME EDMOND MIRON.

Marquissette poussa un grand cri.

Un cri de terreur.

D'épouvante.

Au même moment l'électricité manqua.

La pièce fut plongée dans une noirceur absolue.

Marquissette poussa un autre cri qui se termina en une faible plainte.

Sindais cria :

– Constant, espèce d’animal, va donc rétablir le courant.

Meunier perdit les nerfs et se mit à crier, presque hystérique.

Le butler dit :

– Du calme, je vous prie ; je vais de ce pas rétablir le courant ; pas de panique, patientez un peu.

Thérien approuva :

– Tu as raison, Constant.

Quelques minutes passèrent.

Puis soudain la lumière brutale se fit et les aveugla.

Ils se regardèrent...

Sindais.

Le docteur.

Thérien.

Et Ladéroute qui revenait.

Ce fut le butler qui le premier parla :

– Où donc est mamzelle Marquissette ?

– Et son mari ?

– Et Guy Verchères ?

Ils se regardèrent tous et leurs visages reflétaient la plus grande stupéfaction.

Guy Verchères, Marquissette et Edmond Miron étaient disparus...

Où se terraient-ils ?

Qu'était-il arrivé ?

Mystère...

Ladéroute quitta la pièce.

Pour revenir presque aussitôt après.

Il dit :

La voiture de mamzelle Marquissette et celle de M. Verchères sont disparues aussi.

Meunier remarqua :

– C'est simple ; Marquissette est partie avec son mari dans la première auto et Verchères s'est élancé à leur poursuite...

– Mais pourquoi ? demanda Sindais.

– Parce qu'ils sont les coupables sans doute,

suggéra Thérien.

Le butler gronda :

– Je ne tolérerai pas qu'on insulte devant moi
mamoiselle Marquissette.

Le docteur murmura :

– Qu'est-ce que peut au juste signifier ce
nom ? Ce nom ?

– Oui, MADAME EDMOND MIRON...

Sindais dit sèchement :

– Je ne suis pas détective ; je ne sais pas ; et je
m'en sacre et je vais me coucher ; bonsoir.

Le groupe s'éparpilla alors, les visiteurs
quittant la maison, et, Ladéroute s'asseyant à une
fenêtre d'où il pouvait surveiller le boulevard
Westmount...

VIII

L'assassin

Revenons quelque peu en arrière, voulez-vous ? ami lecteur...

Revenons au moment où la pièce des révélations fut plongée dans l'obscurité.

Alors Guy Verchères se dit :

— Le rideau se lève sur le dernier acte du drame. Furtivement, sans faire de bruit, mais rapidement aussi, il se dirigea vers la porte extérieure et sortit. Sa voiture était là tout près. Il y monta se plaçant au volant. Il attendit. Quelques instants seulement.

Edmond Miron sortit portant dans ses bras la forme inanimée de sa femme.

Verchères mâchouilla :

– S’il a fait mal à Marquissette, il va me le payer cher, l’immonde individu...

L’individu jeta Marquissette au fond de la voiture de l’autre côté du parterre. Puis il y monta lui-même et démarra.

Quelques instants plus tard, Guy l’imitait.

Il suivit le premier auto du boulevard Westmount à la côte des Neiges.

Puis ce fut l’avenue des Pins.

Jusqu’à Saint-Laurent.

Ils montèrent vers le nord sur ce boulevard.

Comme ils dépassaient Crémazie Miron modéra son allure pour enfin stopper en bordure d’une manufacture apparemment abandonnée depuis la fin de la guerre.

Il entra là, portant de nouveau Marquissette dans ses bras.

Il déposa son fardeau par terre dans une sorte de bureau.

Puis il se dirigea vers un pupitre dont il ouvrit le tiroir supérieur pour en sortir un peloton de

corde.

Alors il ficela les jambes et les mains de sa femme qui était toujours inanimée.

Mais à ce moment même elle fit un mouvement annonciateur de son réveil prochain.

En effet elle ouvrit bientôt les yeux et sourit à Miron.

Celui-ci lui donna un coup de pied brutalement dans le ventre.

La physionomie de Marquissette révéla un incompréhensible désarroi.

Il éclata de rire.

D'un rire gros.

Épais.

Vulgaire.

Rire qui exprimait bien son âme débordante de saletés...

Il dit :

– Tu te crois, mariée à moi, hein ? Mais tu ne l'es pas, non, pas du tout. Pourquoi ? Parce que

notre mariage est nul ? NUL. Pour quelle raison ? Parce que j'étais déjà marié à une autre, à celle que Verchères a baptisée la femme mystérieuse...

Pauvre Marquissette...

Elle écoutait, se croyant la proie du plus épouvantable des cauchemars.

Non, c'était impossible ; elle ne pouvait vivre réellement ces minutes terribles...

Mais le monstre continuait, ayant décidé de se repaître dans la narration de ses crimes...

– Oui, dit-il, je vais tout te raconter, ma belle poissonne. Mes crimes ont été savamment combinés. N'eut été l'inférieure habileté de ce cochon de Verchères, j'étais enfin riche de ta fortune. Ah, le maudit Lupin du nouveau monde, il m'a fait perdre la partie ; mais il n'aura pas ma peau. Je t'explique, je te tue, et je m'enfuis dans la jungle sud-américaine...

Verchères...

À ce nom, Marquissette s'était reprise à espérer.

Non.

Son oncle Guy ne l'abandonnerait pas dans sa grande détresse...

Il arriverait à temps.

Mais la bête immonde reprenait :

– Je vais, Marquissette, te raconter ma vie.

« Ma vie ?

« Je déteste les riches.

« Je leur cracherais au visage.

« Car j'ai été élevé dans la pauvreté.

« La misère.

« La misère abjecte.

« Mon père était un paresseux.

« Ma mère, une ivrognesse.

« Souvent je prenais mes repas dans la ruelle, comme un chien errant, à même les poubelles voisines. Et moi qui détestais les riches, j'ai décidé de devenir I riche moi-même.

« Je fus un voleur froid, méthodique et audacieux.

« La police ne m'a jamais pincé.

« Mais un jour j'aimai la femme que je mariai pour l'enterrer ensuite sous des cailloux, près de la demeure rudimentaire de Thérien.

« Micheline, cette femme, croyait que je gagnais ma vie honnêtement.

« Quand elle eut la certitude que j'étais un voleur, ce fut une scène terrible.

« Mais elle m'aimait trop pour me quitter, et j'étais trop cyniquement pervers pour écouter ses conseils de retour à la vie honnête.

« Quand je te rencontrai pour la première fois, Marquissette, j'avais déjà décidé de devenir bigame et de te marier.

« Je te savais très riche.

« Et naïve.

« Bref une proie facile pour moi, le criminel parfait...

« J'allais donc te marier, te tuer dans un accident organisé et hériter de ta fortune.

« Mais il fallait d'abord, n'est-ce pas, que je tue ton père...

« Naturellement Micheline n'était au courant de rien.

« Je croyais mon secret bien gardé.

« Malheureusement un incident stupide révéla à ma femme mes savantes manigances.

« Ton portrait et le mien parurent dans les journaux, annonçant notre mariage prochain.

« Micheline apprit ainsi la nouvelle.

« La cynique nouvelle.

« Elle ne m'en souffla point le moindre mot.

« Non.

« Mais elle agit par exemple.

« Elle vint voir ton père.

« Heureusement que j'étais chez vous à son arrivée.

« Elle cependant ne me vit point.

« Je me cachai et écoutai la conversation entre Néron et ma femme.

« Elle lui dit qu'elle avait un secret à lui vendre.

« Quel secret ?

« Ce secret révélé à temps éviterait une vie de très grande détresse à sa fille Marquissette.

« Immédiatement je me sentis perdu.

« Par ces paroles voilées Micheline faisait un accroc énorme à ma réputation dans l'esprit du vieillard.

« Mais non, je n'étais pas perdu.

« À la condition d'agir vite.

« J'allai au plus pressé, c'est-à-dire que je tuai et enterrai Micheline ; puis je revins chez vous. Tout de suite j'affrontai ton père.

« Je lui dis de demander, d'exiger notre mariage pour le lendemain dans sa chambre, sinon j'allais lui tuer sa Marquissette.

« Cette nuit-là, hors de ta connaissance, je la passai caché dans la chambre de ton père, le tenant sous la menace constante de mon revolver.

« Le lendemain arriva.

« Ce fut le mariage.

« Puis, avant de partir pour notre voyage de

noces je tuai froidement ton père d'une balle de mon revolver.

« Personne n'entendit la détonation.

« Pourquoi ?

« Parce que mon arme était munie d'un silencieux.

« Ce silencieux, je l'enlevai, le mis dans ma poche et effaçai mes empreintes sur la crosse du pistolet que je dépotai près du mort.

« Mais ce n'est pas tout.

« Un autre détail.

« Raffiné.

« Je connaissais le testament.

« Dans le but de faire peser les soupçons sur Sindais et les autres héritiers, j'ordonnai à Néron de mentionner \$25,000 au lieu de 100,000.

« Épatant, n'est-ce pas ?

« Mais à notre départ en lune de miel, je ne savais pas encore que ton père avait parlé à son ami Verchères pour lui donner certains détails... Je ne le croyais pas d'ailleurs si infernalement

habile...

« Pense donc, découvrir, grâce seulement à quelques égratignures l'identité de Micheline.

« Bon, je crois que c'est tout.

« Marquissette, le temps est venu.

« Fais ton acte de contrition.

« Tu vas mourir.

Il dit cruellement en sortant son arme :

– Tu t'en vas dans l'autre monde au moyen du même révolver que ton père.

La pauvre enfant cria :

– Non, non, NON !

À ce moment précis Guy Verchères parut et en même temps, tira un coup qui cassa le poignet de Miron. L'arme de celui-ci tomba au plancher. Utilisant un langage de gamin comme il faisait habituellement quand il était fâché, Verchères dit :

– À nous deux maintenant, sale écoeurant, maganneur de femme ». Attends, je vais te faire une djobbe.

Et il lui en fit une vraie.

Vlan.

Le nez cassé se mit à saigner.

Vligne.

L'œil droit bondit hors de son orbite. Vlagne.

Le second œil imita le premier. Re-vlan.

La bouche se fendit et Miron cracha trois dents.

Ro-vligue.

Re-vlague.

Guy administrait au monstre de fort satisfaisants coups de pied en plein ventre.

Miron s'écroula sans connaissance.

Alors Guy regarda Marquissette.

Ses yeux se firent très doux.

– Pauvre enfant, dit-il en défaisant les liens qui la retenaient prisonnière.

Enfin elle fut libre.

Elle en profita pour se jeter en pleurant de joie dans les bras de celui qu'elle appelait son oncle.

Il dit doucement :

– C'est l'heure Belœil.

– L'HEURE BELŒIL ?

– Oui, à présent que le travail est terminé, il faut que j'appelle Belœil. Aux yeux du commun des mortels il aura toute la gloire de cette enquête qui a été plutôt intéressante...

– Ne l'appellez pas tout de suite, mon oncle.

– Pourquoi ?

– Ne m'avez-vous pas promis la révélation d'un grand secret ?

La physionomie de Guy se fit grave, à la fois grave et tendre...

Il dit :

– En effet, l'heure est venue... Et j'ai eu l'autorisation de ton père de faire cette révélation après sa mort. Marquissette...

– Oui...

– Je ne sais par quel bout commencer.

C'était une des très rares fois dans son

existence que l'Arsène Lupin c.f. était
embarrassé.

Réellement embarrassé.

Il hésita, puis dit comiquement :

– Marquissette, ta mère n'a jamais eu d'enfants.

– Hein ? ? ?

– Ton père...

– Oui ?

– Ton père, c'est... c'est moi.

– Oh...

– Je te donnerai tous les détails plus tard ;
mais laisse-moi te dire simplement que ta mère,
ta vraie, était une sainte.

De l'étonnement la jeune femme passa au
bonheur.

Guy ouvrit ses bras dans une invitation
palpitante.

Elle s'y jeta en murmurant dans l'extase :

– Papa...

Cet ouvrage est le 591^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.